

Pema TSEDEN

NEIGE

Nouvelles du Tibet traduites
du tibétain par Françoise Robin
et du chinois par Brigitte Duzan



*Éditions
Philippe Picquier*

© 2012, *Tharlo*
2011, *Le neuvième homme*
Les dents d'Urgyän
Huit moutons
2009, *Hommes et chiens*
Neige
L'interview d'Akhu Thöpa

© 2012, Editions Philippe Picquier
pour la traduction en langue française
Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

Conception graphique : Picquier & Protière

ISBN : 978-2-8097-0392-4

Présentation de Pema Tseden

Pema Tseden est célèbre dans le monde tibétain contemporain, tant pour ses nouvelles, qu'il publie dans des magazines littéraires tibétains et chinois depuis bientôt vingt ans, que pour sa carrière de réalisateur. Sur le plan international, il doit sa notoriété à ses trois longs métrages, qui ont obtenu de nombreuses récompenses lors de festivals internationaux. Il fait aujourd'hui figure de chef de file d'un cinéma tibétain émergent. Le 39^e festival de La Rochelle, sensible à son œuvre cinématographique et souhaitant le faire connaître du grand public, lui a consacré en 2012 sa section Découverte.

Outre le regard de l'intérieur et dénué d'exotisme que, en tant que Tibétain, il pose sur son pays, l'un de ses points forts est son écriture scénaristique, où se déploient ses qualités d'écrivain et d'auteur de nouvelles. Or, ses textes n'étaient connus jusqu'à maintenant qu'en tibétain ou chinois. Il est intéressant de les découvrir aujourd'hui pour mieux

connaître les deux facettes de cet artiste qui incarne une nouvelle génération de Tibétains, à l'aise dans le monde actuel et porteurs d'une culture singulière et menacée, la culture tibétaine.

Brigitte Duzan, traductrice et spécialiste de cinéma chinois et littérature chinoise contemporaine, et Françoise Robin, professeur de tibétain à l'INALCO, spécialiste de littérature tibétaine contemporaine, ont souhaité faire découvrir au public français une partie de cette œuvre, qui a été publiée dans deux recueils de nouvelles, l'un en tibétain (*Bslu brid*, « La séduction », publié par les Presses des nationalités du Qinghai en 2010, dans le cadre d'une collection consacrée à la jeune génération d'écrivains tibétains) et l'autre en chinois (*Le rêve du chanteur vagabond*, publié par Les éditions du Peuple du Tibet en juin 2011). Les lecteurs de ces traductions pourront apprécier la variété des styles et des thèmes abordés, et seront ainsi amenés à découvrir un patrimoine littéraire méconnu mais très riche : celui de la littérature contemporaine de fiction tibétaine.

Ce volume rassemble les traductions de sept nouvelles, rédigées entre 1994 et 2011, sélection effectuée en accord avec l'auteur et sur ses suggestions. Trois nouvelles sont traduites du tibétain et quatre du chinois, Pema Tsenden étant l'un des très rares écrivains tibétains à manier les deux langues avec un égal bonheur.

Ces sept nouvelles plongent le lecteur au cœur du monde tibétain rural, décrivant la rencontre de la tradition et de la modernité, et faisant une place importante au bouddhisme tel qu'il est vécu au niveau populaire chez les Tibétains d'aujourd'hui. L'ouvrage est précédé d'une courte préface de l'auteur, rédigée pour cette anthologie.

Pema Tseden est né au Tibet (province de l'Amdo, actuel Qinghai) en 1969 dans une famille de paysans. Il est titulaire d'une maîtrise de langue tibétaine de l'Institut des nationalités du Nord-Ouest (Lanzhou, Chine), considéré comme le foyer des intellectuels tibétains. Il a d'abord enseigné le tibétain puis a été traducteur chinois-tibétain au sein de diverses administrations, avant d'entrer au prestigieux institut du cinéma de Pékin, section réalisation, dont il est le premier Tibétain diplômé (2004).

Nous vivons corps et âme emportés dans un constant maelström d'événements divers sans réussir à obtenir le moindre moment de paix. Avoir ne serait-ce qu'un instant de tranquillité relève parfois de l'espoir le plus insensé.

Ecrire est pour moi un moyen de parvenir à cette paix tant désirée du corps et de l'esprit.

Ma création littéraire s'explique donc essentiellement ainsi.

En écrivant, on accède à une sorte d'état suprême où le corps et l'esprit prennent un rythme d'une lenteur merveilleuse qui permet de se détendre peu à peu ; on peut alors pénétrer dans le monde intérieur des personnages de l'histoire que l'on veut conter.

Je sens qu'il existe au fond de moi un espace de paix, et comme je tiens à le préserver, je vais continuer à écrire ces récits que j'aime tant.

PEMA TSEDEN

Tharlo

Tharlo portait une petite natte sur la nuque, une petite natte toujours en mouvement qui ne passait pas inaperçue.

Au fil du temps, les gens ne l'appelèrent plus que par ce surnom, « Petite-Natte », et finirent par en oublier son véritable nom.

Au début de l'année, le chef du commissariat du canton vint au village pour enregistrer les changements intervenus dans la population ; il convoqua une réunion de tous les habitants et appela «Tharlo » un bon bout de temps.

Comme personne ne répondait, il demanda au chef de village : « Il n'y a personne dans votre village qui s'appelle Tharlo ? »

Le chef de village réfléchit un moment avant de répondre : « Il me semble qu'il n'y a personne ici qui porte ce nom. »

Le commissaire lui dit alors d'un air sévère : « Vous ne pouvez pas me dire "il me semble", il faut que vous m'affirmiez avec certitude s'il y a ou non dans le village quelqu'un du nom de Tharlo. »

Le chef de village eut beau chercher, il ne réussit pas à voir qui cela pouvait bien être, alors il répliqua : « A l'heure actuelle, il y a plusieurs centaines d'habitants dans le village, je ne me souviens pas exactement du nom de chacun.

— Mais alors, dit le commissaire, comment pouvez-vous être chef de village ? »

Un peu en colère, celui-ci lui lança : « Un chef de village n'a pas pour mission de se souvenir de tous les noms mais d'être au service de ses administrés pour les aider à sortir de la pauvreté et s'enrichir. Toutes ces femmes, il faut bien le dire, accouchent sans se préoccuper des amendes à payer ou de ce genre de choses*¹ ; rien que ces deux derniers jours, il y a eu cinq ou six naissances, dites-moi un peu comment je pourrais me souvenir des noms de tous ces nouveau-nés, il y en a qui n'en ont pas encore reçu. »

Le commissaire lui dit en souriant : « En tant que chef de village, vous devez vous souvenir du nom de ses habitants. »

Plissant les yeux, le chef de village demanda : « Et vous, en tant que commissaire, vous vous souvenez des noms de tous les gens qui sont enregistrés chez vous ?

— Ce n'est pas pareil, vous, vous êtes le chef d'un village.

* Toutes les notes sont des traductrices et résultent d'une entrevue entre Pema Tsenden et elles pour clarifier quelques points concernant certains termes.

1. L'auteur fait allusion à la politique chinoise de contrôle des naissances qui comporte des amendes à payer en cas de non-respect de la réglementation.

— Et vous, vous êtes le chef d'un commissariat. »

Cela fit rire le commissaire qui déclara : « Puisque vous ne savez pas, je vais rayer ce nom, mais si un jour ce type va en ville et ne peut pas descendre à l'hôtel, il ne faudra pas s'en prendre à moi. »

Le chef de village fit alors venir le comptable et lui demanda : « On a quelqu'un du nom de Tharlo au village ? »

Le comptable n'était plus tout jeune, mais il eut beau réfléchir, cela ne lui disait rien.

Voyant que le chef de village et le commissaire attendaient sa réponse, il appela un chef de coopérative et lui demanda : « Tu connais quelqu'un qui s'appelle Tharlo au village ? »

L'homme resta un temps à réfléchir puis, soudain, s'exclama en riant : « Mais bien sûr ! C'est Petite-Natte ! »

Le chef de village et le comptable s'esclaffèrent : « Mais oui, mais oui, c'est Petite-Natte, Tharlo, c'est Petite-Natte, bien sûr ! Vous voyez, on l'avait presque oublié. »

Le commissaire les regardait d'un air dubitatif, mais le chef de village se hâta de lui expliquer : « Petite-Natte est le surnom de Tharlo, on s'y est tellement habitués qu'on en a presque oublié son véritable nom, voilà ce qui s'est passé.

— Et ses parents ? demanda le commissaire.

— En fait, il est orphelin et il vit seul ; cela fait des années qu'il est au service de quelques familles

du village comme berger ; il emmène leurs moutons dans la montagne et reste seul avec les bêtes. Je ne sais même pas qui lui a donné ce sobriquet, mais on l'appelle ainsi depuis qu'il a une quinzaine d'années. »

Le commissaire dit alors : « Pour lui établir des papiers d'identité, on a besoin qu'il se fasse faire une photo, il faut que vous trouviez le moyen de le faire venir.

— Aujourd'hui ?

— Non, pas forcément aujourd'hui, mais il doit aller chez un photographe agréé au chef-lieu du canton.

— Je vais lui faire dire dans les deux jours qui viennent de descendre de la montagne et de s'en occuper », promet le chef de village.

Il se passa bien une dizaine de jours avant que Tharlo se rendît au commissariat.

Le commissaire regarda longuement les cheveux de Tharlo attachés par un ruban rouge sur la nuque et lui dit : « Tu es donc Petite-Natte ? »

Quelque peu étonné, Tharlo le regarda et lui demanda : « Comment le savez-vous ? »

— Nous sommes des policiers, répondit le commissaire en riant, alors, bien sûr, nous savons beaucoup de choses.

— Pas étonnant, dit Tharlo avec admiration, que vous réussissiez à capturer certains malfaiteurs. »

Le commissaire partit d'un immense éclat de rire : « Tu veux dire qu'il y en a que nous n'attrapons pas ? »

— Exactement, dit Tharlo. Il y a deux ans, on m'a volé trois brebis et neuf agneaux, et vous n'avez pas capturé les voleurs.

— Tu as porté plainte ? demanda le commissaire.

— Bien sûr, j'ai chargé le chef de village de le faire.

— Il est très occupé, il a peut-être oublié.

— Peut-être, concéda Tharlo, pourtant, il m'a ensuite affirmé qu'il vous avait bien transmis la plainte.

— Quelques moutons volés, remarqua le commissaire, ça arrive tellement souvent.

— Oui, répliqua Tharlo, mais l'année dernière, quand on m'a volé douze moutons, il ne vous a fallu qu'un mois pour attraper le voleur, vous êtes quand même très bons. »

Le commissaire éclata à nouveau de rire en voyant la mine humblement admirative de Tharlo : « Il faut bien, nous sommes là pour servir le peuple. »

Tharlo se mit lui aussi à rire : « Ça, je connais bien, déclara-t-il, c'est le président Mao qui l'a dit, je l'ai appris à l'école quand j'étais petit. »

Le commissaire ne put s'empêcher de dévisager son interlocuteur : « Tu es allé à l'école ? »

Tharlo répondit d'un air très sérieux : « Et comment, que j'y suis allé ! J'ai fait le primaire, et je n'étais pas mauvais du tout, j'ai appris à réciter par cœur la leçon *Servir le peuple*¹.

1. *Servir le peuple* : l'un des plus célèbres discours de Mao Zedong, prononcé le 8 septembre 1944, discours de circonstance puisqu'il était en l'honneur du soldat Zhang Side récemment décédé, mais discours fondateur puisqu'il énonce ce qui deviendra l'un des principes et slogans essentiels du Parti communiste chinois.

— C'est vrai ? dit le commissaire. Et tu t'en souviens encore ?

— Bien sûr que je m'en souviens, tout ce que j'ai appris je m'en souviens, je n'oublie rien.

— Eh bien vas-y, dit le commissaire, récite un peu. »

Tharlo se concentra un instant, puis se mit à réciter d'un trait : Servir le peuple, 8 septembre 1944, Mao Zedong. Notre Parti communiste ainsi que la Huitième Armée de Route et la Nouvelle Quatrième Armée qu'il dirige sont les légions de la révolution. Nos légions sont totalement dévouées à la libération du peuple et travaillent entièrement dans l'intérêt de ce dernier. Le camarade Zhang Side est l'un des camarades de nos légions.

On dit que tout homme doit mourir un jour, mais toutes les morts n'ont pas la même signification. Un écrivain de la Chine ancienne, Sima Qian, a dit : "Les hommes sont certes tous mortels, mais la mort de certains a plus de poids que le mont Tai, la mort des autres en a moins qu'une plume d'oie sauvage." Mourir pour défendre les intérêts du peuple a plus de poids que le mont Tai, se dépenser au service des fascistes et mourir en servant les exploités et les oppresseurs a moins de poids qu'une plume d'oie sauvage. Le camarade Zhang Side est mort pour défendre les intérêts du peuple, sa mort a plus de poids que le mont Tai.

Parce que nous sommes au service du peuple, même si nous avons des insuffisances, nous n'avons pas à craindre les critiques. Quiconque peut nous critiquer, s'il a raison, nous nous corrigerons. Si l'on nous suggère une méthode qui soit favorable au peuple,

nous sommes prêts à l'adopter. "De meilleures troupes, un gouvernement plus simple", c'est ce qu'a suggéré le professeur Li Dingming ; il n'est pas du Parti mais sa proposition est favorable aux intérêts du peuple, nous l'avons donc retenue. Si nous persistons, dans l'intérêt du peuple, à faire ce qui est correct et corriger ce qui est mauvais, les rangs de nos légions ne peuvent que se multiplier.

Nous sommes venus de tous les coins du pays nous unir dans la poursuite d'un même objectif révolutionnaire, et nous voulons continuer dans cette voie avec la grande majorité du peuple de tout le pays. Dans les bases que nous contrôlons aujourd'hui, il y a une population d'environ quatre-vingt-onze millions de personnes, mais ce n'est pas suffisant, il faut aller plus loin si nous voulons libérer la nation tout entière. Dans les heures difficiles, il faut se rappeler les succès passés et regarder le brillant avenir qui nous attend afin de nous redonner du courage. Le peuple chinois traverse une période douloureuse, il est de notre devoir de le libérer, et nous devons mener cette lutte de toutes nos forces. Qui dit lutte dit sacrifices, la mort est chose fréquente. Comme nous avons à cœur les intérêts du peuple, mourir pour lui, c'est donner à notre mort toute sa signification. Nous devons néanmoins réduire au minimum les sacrifices inutiles. Nos cadres doivent se montrer soucieux du sort de chaque soldat, tous les membres des légions révolutionnaires doivent être soucieux du sort de chacun, doivent s'aimer et s'entraider.

Dorénavant, lorsque quelqu'un mourra dans nos rangs, quel qu'il soit, soldat ou cuisinier, s'il a fait du

travail utile, nous lui organiserons une cérémonie funèbre et tiendrons une réunion funéraire en sa mémoire. Cette pratique doit devenir la règle et doit être introduite aussi au sein de la population. Si quelqu'un meurt dans un village, il faut célébrer sa mémoire. C'est ainsi, en témoignant notre affliction lors des décès, que nous réussirons à unir toute la population autour de nous.

Après avoir fini de réciter le discours d'un trait, voyant l'air éberlué du commissaire, Tharlo lui demanda : « Alors, comment c'était ? J'ai pas fait de fautes, hein ? »

Ce n'est qu'alors que le commissaire retrouva sa contenance habituelle : « Je n'aurais pas imaginé que tu puisses être aussi génial ! »

Tharlo atténua le propos : « C'est juste que j'ai une mémoire un peu supérieure à la moyenne.

— Tu avais quel âge quand tu as appris ce discours ?

— Quatorze ans, j'étais à l'école primaire. A l'époque, on y apprenait essentiellement les citations du président Mao. Je peux encore en réciter plein.

— Tu es vraiment extraordinaire, dit le commissaire, tu as quel âge maintenant ?

— Vingt-neuf ans », dit Tharlo.

Le commissaire ajouta, après avoir fait claquer sa langue d'admiration : « Moi, si j'avais eu ta mémoire, je serais allé à l'université.

— Après le primaire, je n'ai pas pu continuer. Mes parents sont morts, et le reste de la famille n'a pas voulu me prendre en charge. Ils ont dit que,

comme j'avais une bonne mémoire, je pouvais garder des moutons, parce que, quand on est capable de se rappeler la couleur et l'aspect de chaque animal afin de ne pas en perdre un seul, on peut gagner sa croûte. Je n'avais pas le choix, je suis parti dans la montagne garder les moutons. Au début j'en avais cent trente-six, l'année suivante, j'en ai eu seize de plus, la troisième année, quarante-sept de plus, et la quatrième, encore onze supplémentaires ; cette année-là, on a eu une terrible tempête de neige, beaucoup d'agneaux sont morts, ce fut terrible, mais cela n'a pas empêché le nombre de mes bêtes d'augmenter, il n'a jamais diminué ; aujourd'hui j'ai trois cent soixante-quinze moutons, dont deux cent neuf blancs, soixante et onze noirs, quatre-vingt-quinze tachetés, cent trente-quatre avec des cornes et deux cent quarante et un sans. »

Le commissaire le regardait bouche bée ; l'instant de stupeur passé, il lui dit : « Quel dommage, mais quel dommage, c'est vraiment trop dommage !

— Je considère, moi, que garder les moutons des autres, c'est aussi servir le peuple, bien qu'ils me donnent tous les ans une dizaine de moutons et me paient un petit salaire. »

Le commissaire se hâta d'opiner : « Oui oui, bien sûr. »

Tharlo ajouta : « J'aime beaucoup cette phrase du président Mao : Les hommes sont certes tous mortels, mais la mort de certains a plus de poids que le mont Tai, la mort des autres en a moins qu'une plume d'oie sauvage. »

Reprenant son expression habituelle, le commissaire réfuta : « Tu vois, tu as beau avoir très bien appris ta leçon, tu te trompes. Ce n'est pas le président Mao qui a dit cela, mais le grand écrivain Sima Qian.

— Ah bon ? Et quel est le rapport entre le président Mao et Sima Qian ?

— Il n'y a aucun rapport. Sima Qian a vécu dans la Chine ancienne, le président Mao est de notre époque. Ils n'ont rien à voir. »

N'y comprenant plus rien, Tharlo demanda encore : « Et la double phrase : Mourir pour défendre les intérêts du peuple a plus de poids que le mont Tai, se dépenser au service des fascistes et mourir en servant les exploités et les oppresseurs a moins de poids qu'une plume d'oie sauvage. Le camarade Zhang Side est mort pour défendre les intérêts du peuple, sa mort a plus de poids que le mont Tai, celle-là, elle est bien du président Mao, non ?

— Celle-là est bien de lui, dit le commissaire, là tu as raison.

— Comment se fait-il que ces deux phrases se ressemblent autant ?

— C'est le même sens dans les deux cas.

— Et moi, si je meurs en gardant les moutons du village, est-ce que, comme celle de Zhang Side, ma mort aura plus de poids que le mont Tai ?

— Oui, bien sûr, mais tu n'es pas encore près de mourir. Je vois cependant que tu es quelqu'un de bien, comme Zhang Side.

— Et comment voyez-vous que je suis quelqu'un de bien comme Zhang Side ?

— Il y a des bons éléments et des mauvais, nous, ici, on le voit tout de suite. On n'est pas des policiers pour rien.

— Vous pouvez m'expliquer un peu comment vous faites pour distinguer les bons éléments des mauvais ? »

Le commissaire eut un sourire mystérieux : « Je ne peux pas t'expliquer ça, c'est notre fonds de commerce. »

Tharlo fit une mine déconfite, mais son regard témoignait d'une certaine admiration.

Le commissaire lui dit avec un autre soupir : « Ta mémoire est quand même vraiment excellente ! »

Tharlo, justement, se souvint du but de sa visite : « Je suis venu pour faire faire des photos, c'est le chef de village qui m'a dit de venir. »

Le commissaire le lorgna de travers : « Et comment se fait-il que tu viennes aussi tard ? Il y a longtemps que les gens qui devaient s'en faire faire sont passés. »

— C'est seulement hier que le chef de village a envoyé quelqu'un pour me le dire, répondit Tharlo, j'ai accouru aujourd'hui.

— Il suffit que tu ailles au chef-lieu du district te faire photographier.

— C'est absolument nécessaire ?

— Absolument, il le faut pour ta carte d'identité.

— C'est quoi, une carte d'identité ?

— C'est pour les jours où tu vas en ville, expliqua le commissaire, pour que les gens sachent qui tu es et d'où tu viens.

— Ça ne suffit pas que je le sache ? »

A ces mots, le commissaire sembla se rappeler quelque chose et demanda : « Tu t'appelles comment, déjà ? »

— Petite-Natte.

— Non, je te demande ton vrai nom.

Tharlo réfléchit un instant et lui dit : « Tharlo.

— Ah oui, c'est ça, Tharlo, dit le commissaire, tu vas aller aujourd'hui même au chef-lieu du district, te faire photographier au studio Dekyi. C'est le nom de la photographe, tu lui diras que tu viens du commissariat pour une photo, elle comprendra. »

Tharlo répondit en riant : « Je n'ai pas l'impression que ce soit mon vrai nom, ce nom-là, il sonne vraiment bizarre. »

Le commissaire regarda sa montre électronique : « Il faut arrêter de discuter et y aller maintenant, dépêche-toi, autrement tu vas rater le bus pour le chef-lieu. »

Tharlo prit donc le bus et arriva au chef-lieu du district.

Quand il descendit du bus et se retrouva dans la rue, il se sentit déconcerté en voyant tous ces gens aller et venir en tous sens ; il ne savait où aller.

Voyant passer un petit écolier, foulard rouge autour du cou, il se hâta de lui demander : « Dis-moi, mon jeune ami, sais-tu où se trouve le studio de photographie Dekyi ? »

Le petit écolier le fixa longuement, puis regarda la petite natte qu'il avait derrière la tête et hocha vigoureusement la tête.

« Mon jeune ami, dit Tharlo, tu n'as pas à avoir peur, je m'appelle Petite-Natte et je dois aller me faire faire des photos au studio Dekyi. »

Amusé, le petit écolier lui dit : « Si tu me laisses regarder ta natte, je t'y conduis. »

Ravi, Tharlo s'accroupit pour qu'il puisse bien la voir.

Le petit écolier le considéra avec beaucoup d'intérêt et lui dit : « A l'école, le maître nous a dit que c'est seulement sous la dynastie des Qing que les gens portaient des nattes, alors pourquoi t'en as une ? »

Tharlo le regarda, ébahi : « Tu ne vas tout de même pas me prendre pour quelqu'un de la dynastie des Qing !

— Il faut que je demande au maître », répondit le petit écolier.

Tharlo se releva en disant : « Maintenant, emmène-moi au studio de photographie Dekyi. »

Le petit écolier lui dit après quelque hésitation : « Je ne me rappelle pas exactement où c'est. »

Impatient, Tharlo sortit hâtivement un billet de dix yuans : « Si tu m'emmènes, tu auras ces dix yuans. »

Le petit écolier le conduisit donc jusqu'à la porte du studio, prit les dix yuans de Tharlo et partit comme une flèche vers la boutique d'en face.

Tharlo poussa la porte et entra ; une jeune femme était justement en train de prendre une photo d'un client, pendant que plusieurs autres attendaient, assis.

Après que l'homme eut esquissé un sourire de faux jeton, on entendit un « clic-clac » et il se leva

pour se mettre sur le côté tandis qu'un autre allait s'asseoir sur le tabouret, en bombant le torse comme son prédécesseur.

Tharlo se tenait à l'entrée, mais la femme continuait, affairée, sans lui dire d'approcher.

« C'est bien le studio Dekyi ? »

La femme tourna la tête : « Oui, c'est ici, c'est pourquoi ? »

— Je cherche Dekyi. »

Sans s'arrêter, elle regarda Tharlo d'un air interrogateur et dit : « C'est moi. »

Tharlo esquissa un timide sourire : « C'est le commissariat qui m'envoie, pour faire une photo. »

— Je suppose que c'est pour un portrait de face.

— Je ne sais pas, c'est pour faire une carte d'identité, quelque chose comme ça.

— Fallait le dire plus tôt, c'est bien un portrait de face pour une carte d'identité, mais j'ai encore pas mal à faire, assieds-toi un moment, tout le monde est là pour la même chose. »

Les autres clients regardaient Tharlo en souriant. Il s'assit à côté d'eux.

Quand ils furent tous partis, Dekyi lui fit signe d'approcher : « C'est à toi, maintenant. »

Tharlo alla donc s'asseoir sur le tabouret, devant un fond blanc.

Dekyi prit son appareil photo mais, en voyant soudain la natte de Tharlo, s'exclama : « Comment se fait-il que tu aies cette petite natte ? »

— Je l'ai depuis que je suis tout petit, dit Tharlo.

— Je ne sais pas si la photo va aller, avec ça.

— Et pourquoi elle n'irait pas ?

— Au commissariat, dit Dekyi, ils ne vont pas savoir si c'est celle d'un homme ou d'une femme.

— J'en sors juste, répondit très sérieusement Tharlo, le commissaire n'a rien dit.

— C'est bon, c'est bon, je vais faire la photo comme ça.

Tharlo se redressa comme ceux qui l'avaient précédé et se prépara à esquisser un sourire.

Mais, après avoir gesticulé un moment avec son appareil puis tapoté les cheveux ébouriffés de Tharlo, Dekyi finit par lui dire : « Je te propose d'aller d'abord te faire laver les cheveux, tu es trop mal peigné, tu ne seras pas bien sur la photo.

— Tant pis si je suis mal peigné, répondit Tharlo, prends la photo, je ne suis pas si difficile. »

Dekyi lui répliqua en toute franchise : « Une carte d'identité, on la garde toute la vie, alors c'est pas mieux d'avoir une jolie photo dessus ? »

Tharlo fixa Dekyi en silence.

Celle-ci lui montra un salon de coiffure qui était juste de l'autre côté de la rue et lui dit : « Va vite te faire laver les cheveux, c'est une très bonne amie qui vient d'ouvrir ce salon. »

Tharlo dut s'y résoudre et sortit du studio.

Quand il entra dans le salon de coiffure, il fut accueilli par une jeune fille aux cheveux courts.

Tharlo la dévisagea d'un air légèrement étonné : « Tu es l'amie de la photographe Dekyi, du studio d'en face ? Je viens me faire laver les cheveux. »

La fille aux cheveux courts le regarda attentivement, le fit asseoir sur une chaise, puis, l'observant

dans le miroir, debout derrière lui, lui demanda :
« Shampoing normal, cinq yuans, sec, dix yuans.
Normal ou sec ? »

Dans le miroir, il demanda : « Shampoing sec, ça
veut dire quoi ? »

La fille aux cheveux courts se mit à rire : « Ça
veut dire qu'on n'utilise pas d'eau.

— Et comment lave-t-on si on n'utilise pas
d'eau ?

— Ah, c'est bien plus agréable, essaie, tu verras.

— Va pour le shampoing sec. »

La fille aux cheveux courts lui enduisit le crâne
d'un shampoing sec et lui frotta délicatement la tête.

Tharlo regardait la fille aux cheveux courts dans
le miroir devant lui.

Elle lui demanda en le regardant aussi dans le
miroir : « C'est agréable, le shampoing sec, non ?

— Oui, c'est vraiment très agréable », dit
Tharlo.

La fille aux cheveux courts continua, comme
pour faire la conversation : « Cela fait un bout de
temps que tu ne t'es pas lavé les cheveux, non ?

— Je suis berger, dit Tharlo, je n'ai pas beaucoup
d'eau pour me les laver. »

La fille aux cheveux courts eut l'air surprise :
« Ah c'est vrai ? Et combien as-tu de moutons ? »

Tharlo répondit du tac au tac : « J'en ai trois cent
soixante-quinze au total, cent trente-trois moutons,
cent soixante-huit brebis et soixante-quatorze
agneaux, et, parmi les cent soixante-huit brebis,
cent vingt-quatre vont donner des agneaux cette
année, contre quarante-quatre qui n'en auront pas. »

La fille aux cheveux courts cessa de lui frotter les cheveux et lui dit en le regardant d'un air légèrement surpris dans le miroir : « Tu as une mémoire incroyable !

— On ne peut être un bon berger que si l'on est capable de se rappeler parfaitement tout ce qui concerne chacun de ses moutons », répondit simplement Tharlo.

La fille recommença à lui frictionner les cheveux et lui demanda, toujours dans le miroir : « Tous ces moutons, ils valent combien ?

— Cette année, dit Tharlo, quand j'ai dû vendre deux moutons, on m'en a donné six cents yuans, maintenant une brebis doit valoir dans les deux cents yuans, mais si elle est pleine, c'est plus, dans les deux cent cinquante ; quant aux agneaux, c'est un peu plus de cent yuans par tête. Donc, au total, je dois en avoir pour quatre-vingt mille ou quatre-vingt-dix mille yuans.

La fille aux cheveux courts en resta bouche bée : « Tant que ça !

— Oui, dit Tharlo, mais les trois cent soixante-quinze moutons ne sont pas tous à moi, moi je n'en ai qu'un peu plus d'une centaine.

— C'est déjà énorme ! »

Sur ce, la fille lui dit de passer au rinçage, et Tharlo alla s'asseoir, la tête sous un robinet.

Il demanda alors : « Mais, on n'avait pas dit un shampoing sec ? Comment se fait-il que tu utilises de l'eau ? »

La fille aux cheveux courts répondit en riant : « Bien sûr que c'est un shampoing sec mais, à la fin,

il faut quand même enlever le produit et bien rincer. »

Tharlo ne dit plus rien.

A la fin du lavage, la fille le fit asseoir sur un tabouret devant le miroir et brancha un séchoir pour lui sécher les cheveux.

Tharlo la regardait dans le miroir.

Tout en lui séchant les cheveux, elle lui demanda en riant : « Pourquoi me regardes-tu de façon aussi insistante ? Tu me trouves si jolie que ça ? »

Tharlo ne détourna pas le regard et lui répondit : « Quand je suis entré, j'ai failli te prendre pour un garçon, mais j'ai vu que tu portais des boucles d'oreilles.

— A l'heure actuelle, dit-elle en riant, en ville, les cheveux courts, c'est à la mode, c'est très tendance.

— Mais tu es tibétaine ! Comment une jeune Tibétaine peut-elle se faire couper les cheveux aussi court ? »

Elle continua à rire : « Si je me les suis fait couper aussi court, c'est pour faire la paire avec toi qui les as aussi longs. »

Tharlo ne sut que répondre et détourna le regard du visage de la fille dans le miroir.

Après avoir fini de lui sécher les cheveux, elle lui posa la main sur l'épaule et lui dit d'un air langoureux en le dévisageant : « Tu es bien, comme ça, tu as vraiment beaucoup d'allure. »

Tharlo se sentit légèrement mal à l'aise ; il se hâta de sortir un billet de cinquante yuans de sa poche et de le donner à la fille en lui disant : « Tiens.

— Tu n'as pas une coupure plus petite ? Je n'ai pas de quoi te rendre la monnaie.

— Tant pis, tu n'as qu'à tout garder. »

La fille aux cheveux courts n'eut pas le temps de répondre, il était déjà parti en courant.

Quand il arriva à la porte du studio de photographie, il regarda à l'intérieur et vit qu'il y avait encore plusieurs personnes qui attendaient, alors il resta dehors pour fumer une cigarette. Tout en fumant, il jeta un coup d'œil au salon de coiffure en face et vit que la fille aux cheveux courts regardait de son côté à travers sa vitrine et lui souriait.

A ce moment-là passèrent dans la rue quelques jeunes garçons qui avaient l'air d'être des étudiants ; celui qui marchait en tête engagea la conversation : « On est étudiants en Chine intérieure¹ et on est de passage ici. Tu as un look assez spécial, tu es un artiste ? »

Tout en continuant de fumer, Tharlo le regarda d'un air très sérieux mais complètement ahuri, comme s'il ne comprenait rien de ce qu'il disait.

« A voir son regard, intervint un autre, c'est certainement un artiste très profond. »

Tharlo ne comprenait toujours pas ce qu'ils voulaient dire ; quand il eut terminé sa cigarette, il jeta le mégot par terre et l'écrasa ; c'est seulement alors qu'il leur dit : « En fait je suis berger. »

1. Il s'agit ici de jeunes Tibétains qui sont allés faire des études en « Chine intérieure », comme on dit en tibétain, soit l'Est de la Chine.

Un troisième s'exclama : « Vous avez entendu ? C'est très profond, ce qu'il dit. C'est un artiste, c'est sûr. »

A ce moment-là, quelques personnes étant sorties du studio de photographie, Tharlo y entra.

En le voyant, Dekyi lui dit : « Elle t'a bien arrangé les cheveux, c'est autre chose, tu as beaucoup d'allure. »

Pensant qu'elle exagérait, Tharlo se sentit embarrassé et alla s'asseoir directement sur le tabouret devant la toile blanche. Dekyi approcha, son appareil photo à la main, et lui demanda : « Instantanée ou normale ? »

Tharlo ne comprenait pas : « C'est quoi, instantanée, et c'est quoi, normale ? »

— Instantanée, cela signifie que tu auras la photo aujourd'hui, si tu en veux une normale, tu l'auras demain.

— Alors j'en veux une instantanée.

— Une instantanée, c'est vingt yuans, une normale, c'est dix yuans.

— C'est bien, j'en veux une instantanée. »

Dekyi prit la photo, puis alla s'asseoir derrière le comptoir et dit à Tharlo qui était toujours sur son tabouret : « Viens régler. »

Tharlo alla payer. Il sortit encore un billet de cinquante yuans et demanda : « Tu as la monnaie ? »

Jeta un coup d'œil sur le billet, Dekyi lui dit que oui, puis commença à fouiller dans son tiroir pour trouver l'appoint ; tout en fouillant, elle demanda à Tharlo : « Ces jeunes, à l'instant, qui te parlaient, qu'est-ce qu'ils te voulaient ? »

— Ils m'ont demandé si j'étais un artiste. »
Dekyi le regarda attentivement et lui demanda en riant : « C'est vrai ?
— Oui c'est vrai, c'est ce qu'ils m'ont demandé.
— Et qu'est-ce que tu as répondu ? demanda Dekyi, hilare.
— J'ai dit que j'étais berger. »
Dekyi s'esclaffa.
« C'est quoi, un artiste ? demanda Tharlo.
— Un artiste, expliqua Dekyi, c'est quelqu'un qui a les cheveux longs et une natte comme toi. »
Tharlo la regarda sans comprendre. Mais elle avait fini par trouver la monnaie et la tendit à Tharlo en lui disant : « Reviens dans une demi-heure, la photo sera prête. »

Tharlo ressortit dans la rue, devant le studio, pour fumer une cigarette.

La fille aux cheveux courts sortit de sa boutique et vint se planter à côté de lui : « Tu fumes ?

— Oui », dit Tharlo.

La fille aux cheveux courts reprit : « Quand je t'ai regardé de mon salon, tout à l'heure, j'ai trouvé que tu avais vraiment beaucoup d'allure. »

Tharlo ne savait quelle contenance adopter ; sa cigarette terminée, il en alluma une autre.

La fille lui proposa : « Allons prendre un verre dans un bar, ce soir.

— Je n'ai jamais mis les pieds dans un bar.

— C'est très marrant, avec l'allure que tu as, les filles vont te courir après, c'est sûr. »

Tharlo ne savait à nouveau plus où se fourrer.
Trente minutes plus tard, il récupérait sa photo.
Quand il vit la tête qu'il avait dessus, il s'écria :
« Elle est horrible, cette photo ! »

Le soir, Tharlo but énormément de bière dans un bar très bruyant ; au petit matin, quand il se réveilla, il vit que la fille aux cheveux courts était étendue à ses côtés.

Il s'assit dans le lit, légèrement tendu. La fille se réveilla au même moment et le regarda en souriant.

Tharlo n'osait pas la regarder en face, mais la fille lui demanda : « Tu m'aimes ? »

En proie à une extrême nervosité, Tharlo restait là sans bouger.

« Hier soir, tu as dit que tu m'aimais », dit la fille aux cheveux courts.

Elle se mit à caresser sa petite natte en ajoutant :
« J'aime ta petite natte. »

Tharlo était toujours aussi nerveux.

La fille posa la tête sur son épaule et lui dit :
« Emmène-moi n'importe où, je n'ai pas envie de rester ici. »

Sortant alors de son mutisme, Tharlo lui répliqua : « Mais je ne suis jamais allé nulle part.

— Alors c'est moi qui vais t'emmener, on peut aller à Lhassa, à Pékin, à Shanghai, à Canton, à Hong Kong, on peut aller partout.

— Je n'ai jamais envisagé d'aller où que ce soit.

— Mais si je te demandais de choisir, où est-ce que tu préférerais aller ?

— A Lhassa, bien sûr.

— Alors, on va aller à Lhassa.

— On m'a dit qu'il fallait beaucoup d'argent pour aller là-bas, dit Tharlo, et je n'en ai pas beaucoup.

— Si tu vends tes moutons, dit la fille aux cheveux courts, tu en auras.

— Mais ces moutons ne sont pas tous à moi », précisa Tharlo.

Quand, vers midi, Tharlo arriva au commissariat du canton, le commissaire lui dit en le voyant : « Ça t'a changé d'aller au chef-lieu du district, tu as de l'allure maintenant.

— Cette fois, je pense avoir rencontré un mauvais élément.

— Si c'est le cas, dit le commissaire intrigué, il faut nous faire un rapport sans attendre.

— Pour l'instant, dit Tharlo, je n'en suis pas absolument certain.

— Mon cher Petite-Natte, dit le commissaire en souriant, si tu veux dénoncer un malfaiteur, il te faut des preuves, autrement tu risques des poursuites. »

Tharlo ne répondit rien, il avait la tête de quelqu'un qui a quelque chose coincé en travers de la gorge.

« Alors, tu as fait faire ta photo ? » demanda le commissaire.

Tharlo sortit vite sa photo et la lui donna en disant : « Elle est horrible, cette photo.

— Portrait de face, dit le commissaire, c'est bon, c'est ce qu'il faut. »

Tharlo ne répondit rien.

Après avoir enregistré et rangé la photo, le commissaire déclara : « Si tu peux, reviens dans un mois chercher ta carte, ce sera prêt. »

Tharlo s'était levé et s'apprêtait à partir, mais le commissaire l'arrêta : « C'est peut-être une question indiscreète, mais comment t'est venue l'idée de te faire pousser cette natte ? »

Tharlo se rassit et dit : « C'est... »

Brûlant de curiosité, le commissaire insista : « C'est quoi ? »

— En fait, dit Tharlo, il n'y a pas vraiment de raison.

— Si tu ne veux pas le dire, c'est ton droit. »

Voyant sa mine déçue, Tharlo ajouta : « En fait, il n'y a pas de raison particulière, c'est juste parce que j'avais vu un film. »

Le commissaire sentit renaître sa curiosité : « Et comment ça ? »

— A la fin de l'école, expliqua Tharlo, avant de partir commencer mon travail de berger, je suis allé faire un tour au chef-lieu du district.

— Et après ? demanda le commissaire.

— Et après, dit Tharlo, je suis allé au cinéma et j'ai vu un film.

— Quel rapport cela a-t-il avec ta natte ?

— C'est après avoir vu ce film que j'ai décidé de me la faire pousser.

— Mais pourquoi cela ?

— Parce que, dans ce film, il y avait un type qui avait une natte comme ça, et plein de filles tombaient amoureuses de lui. »

Le commissaire éclata de rire : « Et après que tu t'es fait pousser ta natte, il y a plein de filles qui sont tombées amoureuses de toi ? »

— Il n'y a aucune fille du village qui m'aime, elles disent que je suis un pauvre diable. »

Le commissaire s'arrêta de rire et demanda : « C'est quoi, le film que tu as vu ? »

— Je ne sais même pas, répondit Tharlo, on m'a dit que c'était un film étranger, alors je suis entré. Par la suite, j'ai raconté l'histoire à plein de gens et je leur ai demandé s'ils avaient vu le film, mais personne ne l'avait vu.

— J'aimerais bien voir ce film, » dit le commissaire avec une note de regret dans la voix.

Un mois plus tard, un soir à la tombée de la nuit, Tharlo était de retour au chef-lieu du district avec un sac sur le dos et se dirigea directement vers le salon de coiffure.

Comme la fille aux cheveux courts était en train de couper les cheveux d'un client, il s'assit sur un tabouret, en la regardant dans le miroir accroché au mur. Elle lui sourit, mais sans lui dire bonjour.

Quand le client fut parti, elle lui dit dans le miroir : « Tes cheveux sont sales, ils ont à nouveau besoin d'un shampoing. »

Tout en continuant à regarder la fille dans le miroir, Tharlo alla s'asseoir sur la chaise que venait juste de quitter le client.

Celle-ci finit par lui demander : « Comment vas-tu ? Comment se fait-il que tu sois aussi pâle ? »

Tharlo posa son sac à côté de la boîte qui contenait les outils de coiffure et lui dit : « Il y a quatre-vingt-dix mille yuans dedans. »

La fille aux cheveux courts posa les deux mains sur les épaules de Tharlo et lui dit en voyant son visage tout pâle dans le miroir : « Ne sois pas aussi nerveux, détends-toi, tout va bien aller. »

Tharlo ne répondit rien.

« Je vais te laver les cheveux. »

Sur ce, la fille appliqua le shampoing sec sur les cheveux de Tharlo et se mit à frotter tout doucement.

Tharlo se détendit peu à peu et ferma lentement les yeux, mais son visage était toujours aussi blême.

Lorsqu'il les rouvrit, la fille était assise à côté de lui.

« Tu te fais trop de souci, tu as failli t'endormir », lui dit-elle.

Tharlo regarda autour de lui, avec l'expression de quelqu'un encore plongé dans un rêve.

« Je t'ai refait ta petite natte », dit la fille aux cheveux courts.

Tharlo avait toujours le regard comme perdu dans un rêve.

La fille lui tendit une bouteille d'eau minérale : « Bois un peu d'eau. »

Tharlo décapsula la bouteille et but une gorgée.

« Maintenant, tu devrais faire quelque chose pour nous deux », dit la fille en le fixant droit dans les yeux.

La fixant à son tour, Tharlo but une autre gorgée d'eau.

« Tu veux bien ? »

Tharlo reprit une bonne gorgée, et l'eau glouglouta en faisant monter et descendre sa pomme d'Adam.

« Cette natte est vraiment trop voyante, il faut que tu la coupes. »

Tharlo arrêta de boire pour se regarder dans le miroir.

« Tu es d'accord ? » demanda la fille aux cheveux courts en le regardant aussi dans le miroir.

Tharlo observait son visage.

« Si tu aimes les cheveux longs, je laisserai pousser les miens et je me ferai deux petites nattes, spécialement pour toi. »

Comme Tharlo continuait de la dévisager, elle poursuivit :

« Bon, je vais te couper ta petite natte et te raser la tête, comme ça personne ne te reconnaîtra. »

Tharlo ferma les yeux, la fille prit sa tondeuse et lui rasa le crâne.

La petite natte, encore attachée par le ruban rouge, était tombée aux pieds de Tharlo. Après l'avoir longuement contemplée, Tharlo se baissa pour la ramasser et la fourra dans sa poche.

Le soir, la fille aux cheveux courts le ramena au même bar que la fois précédente ; ils burent tous les deux beaucoup de bière et s'amusèrent comme des fous, puis, tard dans la nuit, ils allèrent chez la fille.

Quand il se réveilla le lendemain matin de très bonne heure, la fille n'était plus là, et il eut beau chercher partout, son sac n'était plus là non plus.

Tharlo chercha dans toute la ville pendant deux jours et deux nuits, mais la fille aux cheveux courts avait disparu sans laisser de traces.

Au bout de deux jours, il revint au commissariat et trouva le commissaire occupé avec quelques adjoints.

« Commissaire, dit Tharlo, me revoilà. »

Le commissaire le regarda un bon moment avant de s'exclamer soudain : « Ah ! Petite-Natte ! Tu es méconnaissable, que t'est-il arrivé ? Où est ta petite natte ?

— Je l'ai fait couper, dit Tharlo.

— Quel dommage !

— Commissaire, dit Tharlo, est-ce que j'ai l'air d'un mauvais élément, maintenant ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda le commissaire.

— Vous m'avez bien dit que vous savez reconnaître d'un coup d'œil qui est bon et qui est mauvais ?

— Je dois dire que, auparavant, avec ta petite natte, tu avais plutôt l'air d'un mauvais élément, mais maintenant, sans ta natte, tu as plutôt l'air de quelqu'un de bien.

— J'ai bien peur que, maintenant, quand je pourrai, ma mort ait le poids d'une plume d'oie sauvage.

— Tu ne vas pas encore me réciter le discours du président Mao, dit le commissaire en riant. J'ai déjà vu ce que tu es capable de mémoriser, ce n'est pas la peine de recommencer.

— C'est vraiment dommage, dit Tharlo, je ne peux plus prétendre, si je meurs, à une mort qui ait le poids du mont Tai, comme ce brave Zhang Side ; ma mort aura plutôt le poids d'une plume d'oie sauvage, comme la mort de ceux qui sont au service des fascistes et des oppresseurs du peuple.

— Cette fois, dit le commissaire en riant, tu as bien cité les paroles du président Mao.

— Dommage, quel dommage ! » répondit seulement Tharlo.

Le commissaire se tourna alors vers ses adjoints en train de travailler et leur dit : « Vous ne le croirez pas, mais ce jeune homme est capable de réciter des discours entiers du président Mao. »

Les adjoints levèrent la tête et regardèrent Tharlo avec scepticisme, comme pour dire : « Lui ? »

« Je vais lui demander d'éclairer un peu votre lanterne », dit le commissaire.

Se tournant alors vers Tharlo, il lui dit : « Récite un peu *Servir le peuple*, qu'ils voient. »

Voyant la tête des autres, Tharlo ne dit rien et se mit à réciter sans s'occuper d'autre chose :

Servir le peuple, 8 septembre 1944, Mao Zedong. Notre Parti communiste ainsi que la Huitième Armée de Route et la Nouvelle Quatrième Armée qu'il dirige sont les légions de la révolution. Nos légions sont totalement dévouées à la libération du peuple et travaillent entièrement dans l'intérêt de ce dernier. Le camarade Zhang Side est l'un des camarades de nos légions.

On dit que tout homme doit mourir un jour, mais toutes les morts n'ont pas la même signification. Un

écrivain de la Chine ancienne, Sima Qian, a dit : « Les hommes sont certes tous mortels, mais la mort de certains a plus de poids que le mont Tai, la mort des autres en a moins qu'une plume d'oie sauvage. » Mourir pour défendre les intérêts du peuple a plus de poids que le mont Tai, se dépenser au service des fascistes et mourir en servant les exploités et les oppresseurs a moins de poids qu'une plume d'oie sauvage. Le camarade Zhang Side est mort pour défendre les intérêts du peuple, sa mort a plus de poids que le mont Tai...

Les commissaires adjoints regardaient bouche bée Tharlo emporté par son discours.

Le commissaire lui fit signe d'arrêter, puis dit à ses adjoints sidérés : « Qu'est-ce que vous en pensez ? Ça vous en bouche un coin, non ? Et il connaît plein d'autres discours du président Mao. »

Les adjoints restaient stupéfaits par l'exaltation de Tharlo.

« C'est bon, dit le commissaire, au travail maintenant, pas de temps à perdre.

— Commissaire, dit Tharlo, je suis devenu un mauvais élément.

— Ce n'est pas parce qu'on se fait raser le crâne qu'on devient un mauvais élément », dit le commissaire.

Puis il se tourna vers l'un de ses adjoints : « Cherche un peu parmi les nouvelles cartes d'identité et trouve-moi la sienne.

— Comment s'appelle-t-il ? demanda l'adjoint.

— Petite-Natte.

— Comment ?

— Ah non, dit le commissaire, c'est son surnom. »

Puis, se tournant vers Tharlo : « C'est quoi, ton vrai nom, déjà ? »

— Tharlo.

— Ah oui, c'est ça, ça me revient, dit le commissaire, c'est Tharlo. »

L'adjoint se mit à chercher dans les papiers d'une armoire.

Au bout d'un moment, il sortit une carte et dit : « Commissaire, c'est lui, ça ? Ça ne lui ressemble pas du tout. »

Le commissaire observa attentivement la carte, réfléchit un moment puis demanda à Tharlo : « Tu vas faire repousser ta petite natte ? »

— Non, répondit Tharlo.

— Alors, il faut que tu retournes au chef-lieu du district te faire faire une autre photo ; autrement, personne ne pourra deviner que tu es bien le type sur ta photo, car il n'y a plus rien à voir entre ce que tu étais quand tu l'as fait faire et ce que tu es maintenant. »

Tharlo ouvrit la bouche pour dire quelque chose, mais le commissaire l'arrêta : « Dépêche-toi d'y aller et reviens vite avec la photo, aujourd'hui on a beaucoup de travail. »

